



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODES.

On est si sûr d'être toujours agréable aux femmes en leur offrant des objets de toilette, que les étrennes de famille sont choisies en ce sens; aussi, cette semaine, cela a-t-il été une affluence, une foule incroyable dans les magasins qui s'occupent de la mode. Étoffes, fourrures, cachemires, pardessus, coiffures et fleurs, étaient en réquisition à l'occasion du jour de l'an; ajoutez-y les toutes nouvelles et charmantes dentelles de Violard<sup>1</sup>, — les admirables éventails de Duvilleroi<sup>2</sup>, — les mouchoirs tant admirés et tant recherchés de la *Sublime Porte*<sup>3</sup>, — les sachets aux doux parfums de Guerlain<sup>4</sup>, contenant, les uns les gants aux plus déli-

cieuses garnitures; les autres, les nouveaux bas de soie, cette adorable coquetterie que la mode a décidément remise en honneur. Ajoutez-y enfin les toilettes qu'on préparait pour les visites de la solennité, et dont nous avons vu quelques échantillons.

Beaucoup de manteaux de velours ornés de fourrures, car cette année la fourrure a grande vogue, à en juger surtout par les charmants préparatifs de la maison Gon<sup>1</sup>: Robes en moire antique, ornées, pour le soir, en point d'Alençon, et pour le matin en dentelle noire, *coins du feu* en velours épinglé avec passementerie en chenille.

Les pardessus de soirée prennent de grandes proportions de luxe depuis qu'on les a définitivement adoptés pour entrée de salon.

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 2 bis. — <sup>2</sup> Passage des Panoramas, 17.  
— <sup>3</sup> Rue de la Paix, 7. — <sup>4</sup> Rue de la Paix, 11.

<sup>1</sup> Rue Vivienne, 18.



Nous en citerons un, en satin rose, brodé richement en galons étroits et garni d'une frange en plume ronde. — M<sup>me</sup> de Baizieux<sup>1</sup> pour les sortir des vulgarités a franchement abordé le style oriental, et avec autant de goût que d'originalité, en a fait exécuter en velours noir brodé en soutache d'or, avec la frange soie et or; un autre, en satin blanc brodé en soie de couleurs vives, mélangé de petites perles blanches; — et enfin, un autre en moire antique, vert-chou, ayant une bordure de cygne avec une broderie en soutache, genre d'un cachet ture, tout à fait délicieux.

Pour tous ces genres d'ornements, la maison Sorré-Delisle<sup>2</sup> a des créations inédites et charmantes.

Cartier<sup>3</sup> a fait des envois de garnitures de bal pour étrennes à des jeunes filles. On ne peut rien imaginer de plus légèrement monté et de plus frais. Il y en avait une en petites roses trémières de plusieurs couleurs, d'où s'échappaient des branches de fluxias à cœurs en or; des coiffures, les unes forme *Mancini*, les autres *Marie Stuart*, d'autres encore tombant sur le côté. — De ses nouveaux bouquets de corsage, placés sur le côté, s'échappent des branches de feuillage ou de fleurs, qui relèvent la première jupe retenue par un second bouquet semblable à celui de la ceinture. De ce bouquet s'échappent encore des branches ou des fleurs qui voltigent très-bas sur la seconde jupe de dessous. Une autre toilette, avec la guirlande en pensée et bruyère rose; une troisième, en fleurs d'eau entourées de leurs boutons, et une autre très-délicate, en laurier, avec des grappes de perles blanches.

Les chapeaux de castor gris se soutiennent pour le matin, mais on y pose des plumes ou du velours pour ornement. Le chapeau de satin blanc est toujours d'une extrême distinction. Mais tout l'art des modistes est en ce moment concentré sur les coiffures de soirée; elles emploient beaucoup de blonde jetée sur des touffes épaisses de fleurs ou mêlée à du velours; des pointes arrondies, dont les côtés sont soutenus par des branches de fruits, des petits bords avec torsades en perles, des résilles chenille et or,

avec des marabouts, des blondes rose et argent, vert et or, qui entourent la coiffure et retombent en barbe, ou attachées par de petits bouquets de plumes. M<sup>me</sup> Dasse<sup>4</sup>, a en ce genre, les choses les plus gracieuses et les plus nouvelles; mais ce serait leur ôter leur principal charme que de les décrire. Tout ce qu'on peut en dire, c'est que c'est frais, jeune, coquet, et qu'elle saisit admirablement ce qui sied à telle ou telle physiognomie.

Il y a une grande recherche dans les étoffes de soie, ce qui n'empêche la recherche des ornements. On emploie beaucoup de broderie en soie, en velours, en galon, en or, en argent, et même en perles. Nous citerons une robe de satin bleu ciel, garnie de cinq petits volants en blonde d'argent, séparés par une guirlande de perles, brodée à même la jupe.

Les poults de soie Pompadour brochés de diverses couleurs, les moires, les brocaris sont adoptés pour le bal et couverts d'ornements somptueux.

Pour le matin, ce sont les mêmes étoffes, mais en nuances plus foncées; les corsages montants, les manches plus ajustées, parce qu'elles sont recouvertes de la double manche du pardessus, qui les complètent par leur garniture de fourrure ou de dentelle. — Sous les robes à manches larges, on porte, comme préservatif contre le froid, une petite manche juste, en velours, brodée au poignet entre deux rangs de fourrure.

Les corsages plats à berthe sont généralement conservés pour toilettes de bal des jeunes personnes; pour les jeunes femmes, les corsages sont plus variés. Il y a celui à la *Coulanges*, avec draperie, qui part de l'épaulette et vient jusqu'à la pointe du corsage séparée par le bouquet; le corsage *milanais*, à revers, et ouvert sur une pièce pareille à la robe; ces revers ont une lacure simulée en cordons de pierreries.

Il y a encore le corsage *madone*, pour robes de crêpe ou de tulle, couvrant presque la poitrine et le dos, mais très-dégagé sur les épaules, froncé sur un poignet et une ceinture; les fronces sont arrêtées en petits plis qui forment l'éventail; enfin, les corsages à cœur, devant et derrière, le corsage

<sup>1</sup> Rue Saint-Anne, 41. — <sup>2</sup> Place de la Bourse, 31. —

<sup>3</sup> Rue Louis-le-Grand, 32.

<sup>4</sup> Rue Richelieu, 38.



de dessous orné de plusieurs rangs de petites blondes. La plupart de ces formes, aussi nouvelles que gracieuses, ont été exécutées avec une excessive habileté chez M<sup>me</sup> de Baisieux.

**MODES D'HOMMES.** — Le caractère des modes d'homme s demeure l'excessive simplicité; — la fraîcheur et la distinction des formes, voilà le cachet de la véritable fashion. Ainsi, les paletots sont larges, flottants, garnis de larges galons de soie, mais de couleur foncée. — Les habits noirs ont gardé la même forme sans modification aucune. — On fait des redingotes d'hiver à jupe courte, revers demi-larges; le tout bordé d'une ganse plate. Robin<sup>1</sup> a aussi les plus ravissantes étoffes de fantaisie qu'on puisse imaginer pour pantalons et gilets, surtout les gilets cachemire croisés.

Le luxe de la chaussure n'a ni époque ni particularité; — c'est le cachet essentiel, infaillible, de la distinction et de l'élégance; aussi, avons-nous toujours à nommer Clercx<sup>2</sup> comme le bottier à la mode par excellence, celui qui entend le mieux la grâce, la sveltesse de la coupe, et aussi cette facilité, ce sans gêne sans lesquels il n'y a ni grâce ni élégance.

La lingerie, comme la chaussure, est un complément de toilette qui en fait la véritable distinction. La finesse du plissé, la coupe des cols et des manches, et enfin la fraîcheur et la nuance des cravates... ce sont là autant de détails qui révèlent à coup sûr l'homme de goût; aussi la maison du Prophète<sup>3</sup>, par sa spécialité de lingerie et de cravates, s'est-elle placée tout de suite parmi les premières de la fashion parisienne.

Au nombre des plus charmants cadeaux qui se puissent offrir à l'occasion du jour de l'an, citons les ravissantes montres de l'Horlogerie de Versailles<sup>4</sup>; ce sont d'adorables bijoux, objets d'art et de luxe, et chefs-d'œuvre de science mécanique tout à la fois. Ces petites montres de platine sont de vrais chronomètres, et c'est un des plus

remarquables résultats de notre science que d'en être arrivé à établir, dans de si petites proportions, des montres d'une telle précision. Ensuite, avec un goût parfait, M. Raby, le directeur de ce bel établissement, s'est associé les plus habiles artistes en joaillerie, gravure, ciselure, ce qui fait que l'on s'adresse à lui non-seulement de toute la France, mais des deux mondes.

**MODES D'ENFANTS.** — Les enfants sont habillés aujourd'hui avec un goût extrême; on est revenu, pour eux, à la simplicité qui sied à leur âge, simplicité qui n'exclut pas le luxe, car elle est surtout dans la forme du vêtement. Les garnitures proprement dites sont de mise pour les très-jeunes enfants, dont les longues robes à tablier sont couvertes de petits volants en broderie ou en dentelle; mais, plus tard, les garnitures disparaissent et les robes sont brodées à même, ainsi que les pardessus en pareil; ce sont des guirlandes très-légères ou un semé délicat sur un large ourlet. Ceci est pour les robes de cachemire ou de taffetas. Le velours n'admet pas d'ornement, mais les corsages montants sont coupés par une berthe unie, et les cazawecks ont une coupe charmante. Il y a encore chez M<sup>me</sup> Leclerc<sup>5</sup>, car il faut toujours la nommer quand il s'agit de goût et d'élégance pour la mise des enfants, les petites douillettes en levantine avec un piqué tout autour dans l'ourlet, ou la redingote en drap, avec un cordon de fourrure au col et aux manches. Quant à la lingerie, on emploie beaucoup de broderie anglaise pour remplacer la dentelle. Les capotes sont en peluche blanche généralement, avec un nœud à pan en velours de couleur, et, pour les très-jeunes enfants, avec des plumes. Les pantalons courts sont flottants; ceux qui descendent jusqu'à la cheville sont fermés par un large poignet brodé.

Un lieu de rendez-vous pour le monde fashionable, et un véritable paradis pour les enfants, c'est le salon d'Alphonse Giroux<sup>2</sup>; en ce moment, c'est un véritable

<sup>1</sup> Rue Saint-Marc, 21. — <sup>2</sup> Boulevard des Italiens, 11.  
— <sup>3</sup> Boulevard des Italiens, 18. — <sup>4</sup> Boulevard des Italiens, 17, au premier.

<sup>5</sup> Boulevard des Capucines, 7. — <sup>6</sup> Rue du Coq Saint-Honoré, 7.



palais enchanté. Toutes les fantaisies d'art, de curiosités, de chinoiserie, de jouets d'enfant sont réunies dans les vastes galeries avec une profusion et une variété qui tiennent du prodige. Albums aux coins d'or ciselés, petites tables et boîtes à ouvrages, souvenirs, cachets, écrivoires de toutes sortes, tableaux et aquarelles de nos meilleurs maîtres, bronze d'art, statuettes de tous styles..... un monde, enfin, une sorte de pandémonium de tout ce qui rend élégante la vie intérieure.

### L'INCONNUE.

Vers la fin de l'automne dernier, M. le comte de V... avait reçu quelques amis dans sa petite propriété de Verrières. La journée avait été superbe, on se proposait de la terminer par une promenade au bois; mais le temps changea tout à coup; le ciel se chargea de sombres nuages; le froid et la pluie remplacèrent les chauds rayons du soleil. Force fut donc aux Parisiens déappointés de se tenir renfermés dans le salon, où leur hôte fit allumer un bon feu.

Au dîner, la conversation avait été très-animée; les convives de M. de V... étant de son intimité, lui décochèrent de fines plaisanteries sur sa retraite prématurée, ses goûts simples et ses refus constants de se marier. Il y répondit avec cette aimable gaieté qui rendait son commerce si agréable, et pourtant avec cette réserve qui, sans décourager la curiosité, ne la satisfait pas complètement.

Quand on se trouva réuni autour du foyer brûlant, M. de V... parut un moment soucieux; bientôt, expliquant la pensée qui le préoccupait, il prit ainsi la parole :

— Mes chers amis, vous allez devoir, non à ma confiance, car je suis un être un peu mystérieux, mais à la pluie, à notre claustration forcée, à l'occasion enfin, la révélation d'un secret. Je ne suis pas fâché de détruire les accusations formulées tant de fois contre mon caractère, par d'excellents amis qui s'impatientsaient de me trouver si peu ambitieux. Ils ignoraient que mon bonheur, mes rêves, appartenaient au passé; que je n'avais existé que pour une chimère, une vision, avec le culte d'un

souvenir, d'un regret religieusement entretenu.

J'avais à peine dix-neuf ans lorsque ma famille, cédant à mes prières, consentit à se séparer de moi. J'étais plein de cette ardeur qui ne mesure l'espace que pour le dévorer par la pensée. Mes parents, qu'avait ruinés la révolution, s'étaient cependant imposé de lourds sacrifices, afin de me donner une éducation complète; la carrière du barreau me plaisait; je me voyais revêtu de la noire simarre et faisant retentir de mes accents l'enceinte où se rend la justice. Mes petites cousines avaient bien pleuré en me quittant, et ma mère me remit secrètement le produit de ses longues économies. La diligence m'emporta d'Isoudun vers Paris; j'étais seul dans le coupé : pendant toute la journée je pus me livrer à mes réflexions tantôt pénibles, tantôt riantes; je n'étais pas arrivé au terme du voyage, et déjà je rêvais le retour, mais un retour triomphant, avec des palmes, de l'or, de la gloire; fugitives chimères qui volent au-dessus de nos têtes et que notre main saisit si rarement.

Vers cinq heures du soir, la diligence s'arrêta. Le conducteur ouvrit la portière du coupé : deux dames m'apparurent, elles montèrent et s'assirent auprès de moi. Elles se ressemblaient trop pour que je ne reconnusse pas en elles la mère et la fille. Il y avait toutefois, dans le double caractère de leur physionomie, une différence dont je fus frappé : c'était, d'une part, la candide naïveté; de l'autre, le cachet de gravité qu'impriment l'expérience de la vie et les longues souffrances. Evidemment, le regard de la mère, ses gestes un peu impératifs, sa voix brève, ses paroles accentuées, décelaient une existence agitée, traversée par de pénibles événements. Ce n'est pas que la jeune fille fût gaie, folâtre, pleine d'abandon; mais si elle était pâle, son visage n'en était pas moins pur et ravissant de douceur. On a vu des traits plus beaux, plus corrects que les siens, jamais on n'a rien vu de plus suave, de plus résigné. Elle me rappelait ces pauvres créatures qui, en naissant, trouvent dans leur famille des douleurs, des haines, des malheurs, l'avenir condamné par le passé, et qui, grandissant au milieu de toutes ces épines, s'y ac-





2486.

*Modes des Paris.*

# Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Coiffures de bal et de spectacle par la M<sup>lle</sup> Luymerie, r. n. des p. Champs. Sortie de bal en cachemire des  
 M<sup>lle</sup> Gogelin, r. Richelieu. Coiffure en velours des M<sup>lle</sup> d'Alexandrine, r. d'Antin, 14. Heurs des M<sup>lle</sup>  
 Cartier, r. Louis-le-grand, 30.

Mrs. J. & J. Fuller, 54, Rotherhithe Pt. Lond

Ayuntamiento de Madrid









31 Décembre 1849

2487.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Costumes des ateliers de Robin, r. St. Marc, 21. Bottes de Clerc, l' des Italiens, 11. Chemises et Cravates des M. du Repaire, l' des Italiens, 18.*

*Messrs. J. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.*





la glace. La jeune fille se trouva ainsi entre nous deux : je ressentis une si forte palpitation, que ma poitrine semblait près de se rompre sous les battements de mon cœur. Je dédaignais les capots de la diligéance lorsque du'ils rapprochaient de moi la douce enfant, qui se reposait bien vite du côté de sa mère. L'agitation par nécessité, par instinct, je m'étais placée de manière à diriger quelques-uns de mes regards vers la jeune fille ; elle, au contraire, détournait maintenant la tête sans affectation, mais avec persistance. Lorsque au moment où la nuit fut devenue noire, nous n'échangâmes plus que des pensées. Oh ! les pensées étaient dévorantes. J'avais besoin d'épancher ce flot d'amour qui remplissait mon sein, d'aborder une mère, de consacrer à un culte tous ces bons et nobles sentiments qu'une éducation honnête et la vie de famille avaient fait germer en moi ; puis, à l'amour naissant, se joignait cette chevaleresque ardeur qui vous fait soutenir la cause de tout, les opprimés. L'innocence était doublement peinte sur son front, balle de ses allures et de sa voix.

Les larmes coulaient à flots ; en-vois-je, et nous allions échanger des regards, et nous allions échanger des regards. Alors la jeune fille, qui avait parlé sans en s'en rendre compte, quitta de cette libre et noble manière pour venir des larmes qu'elle débauchait de ses yeux brûlants ; mais l'écoeuré et les larmes tombaient sur mon cœur. L'éprouvé un immense désir de lui exprimer ma sympathie, de lui demander un part de son affection... Je n'osais pas ; le respect, la timidité me retenaient ; les plus ses expirations sur mes lèvres ; à force d'être ému, j'avais l'air d'être insensible. Ce fut seulement au bout d'un quart d'heure que je pus murmurer ces mots, qu'elle ne devint d'ailleurs pas comprendre :

— Vous pleurez, mademoiselle, vous pleurez ?

Elle ne me répondit pas, mais son visage se tourna doucement de mon côté ; j'en devins l'expression ; puis elle regarda sa mère qui somnolait. Enhardi par la silence de la jeune fille comme je l'eusse été par un aveu, craignant moins d'ailleurs de lui adresser de dures paroles, parce que le son de ma voix pouvait seul trahir ma

commode patiemment, angéliquement. La mère se plaça entre nous, et près d'une lieue se fit sans que j'eusse échangé un seul mot avec les voyageuses. Enfin la mère m'adressa quelques paroles en allemand ; cette langue m'était inconnue, je répondis en français, et la dame sembla ne pas mieux comprendre ma réponse que je n'avais compris sa question. La conversation en demeura là forcément ; mais, comme si mes voisines eussent été à l'aise en acceptant la conviction que je ne pouvais me mêler à leur entretien, elles se mirent à causer en pleine liberté. Je sentis des mots m'échappant ; toutefois, malgré mon apparente indifférence, j'écoutais attentivement. L'accout me servait d'interprète ; ainsi, je remarquai qu'une discussion s'était engagée, avec hauteur du côté de la mère, avec douceur du côté de la fille. Celle-ci paraissait présenter des objections sur son interloquente écartant vivement le témoignage de l'humain ; elle se penchait vers la mère, baissait la tête, et il arrivait que nos regards se rencontrassent. Sans doute elle lisait dans mes yeux un sentiment fatigué, et moi, je croyais lire dans les siens de la reconnaissance.

Il m'était impossible de me tourner vers la campagne, d'étudier ces sites qui, cependant, s'offraient à moi pour la première fois ; la nature baignait devant celle-ci, mais la nature dont je ne connaissais pas le nom, le sort, la condition, la patrie, et que le hasard avait faite ma compagne de route ; j'avais-il un paysage, une forêt majestueuse, un ruisseau gracieusement caché dans les bois, une rivière aux mille cascades défilant que ne me fit oublier cette vie éternelle ? Le plaisir que j'éprouvais à la contempler, sans être encore de l'amour, n'était déjà plus de la curiosité. J'ignore si je dois attribuer à notre mutuelle jeunesse la sympathie qui s'établit promptement d'elle à moi. Telle fut la première phase de ce petit roman d'amour, rapide comme la volute d'un tourbillon, et qui devait se terminer même avant le terme du voyage.

Le jour commençait à décliner, quand la mère de mon inconnue parut se plaindre d'un grand mal de tête, ce que ses gestes m'expliquèrent. Elle changea de place, et s'assit auprès de la portière, dont elle abaissa



commodent patiemment, angéliquement.

La mère se plaça entre nous, et près d'une lieue se fit sans que j'eusse échangé un seul mot avec les voyageuses. Enfin la mère m'adressa quelques paroles en allemand; cette langue n'étant inconnue, je répliquai en français, et la dame sembla ne pas mieux comprendre ma réponse que je n'avais compris sa question. La conversation en demeura là forcément; mais, comme si mes voisines eussent été à l'aise en acquérant la conviction que je ne pouvais me mêler à leur entretien, elles se mirent à causer en pleine liberté. Le sens des mots m'échappait; toutefois, malgré mon apparente indifférence, j'écoutais attentivement. L'accent me servait d'interprète; ainsi, je remarquai qu'une discussion s'était engagée, avec hauteur du côté de la mère, avec douceur du côté de la fille; celle-ci paraissait présenter des objections que son interlocutrice écartait vivement et en témoignant de l'humeur; alors la jeune fille se taisait, baissait la tête, et il arrivait que nos regards se rencontraient. Sans doute elle lisait dans mes yeux un sentiment fraternel, et moi, je croyais lire dans les siens de la reconnaissance.

Il m'était impossible de me tourner vers la campagne, d'étudier ces sites qui, cependant, s'offraient à moi pour la première fois; la nature pâlisait devant cette charmante créature dont je ne connaissais pas le nom, le sort, la condition, la patrie, et que le hasard avait faite ma compagne de route; y avait-il un paysage, une forêt majestueuse, un hameau gracieusement caché dans les bois, une rivière aux pittoresques détours que ne me fît oublier cette vierge céleste? Le plaisir que j'éprouvais à la contempler, sans être encore de l'amour, n'était déjà plus de la curiosité. J'ignore si je dois attribuer à notre mutuelle jeunesse la sympathie qui s'établit promptement d'elle à moi. Telle fut la première phase de ce petit roman d'amour, rapide comme la voiture qui nous entraînait, et qui devait se terminer même avant le terme du voyage.

Le jour commençait à décliner, quand la mère de mon inconnue parut se plaindre d'un grand mal de tête, ce que ses gestes m'expliquèrent. Elle changea de place, et s'assit auprès de la portière, dont elle abaissa

la glace. La jeune fille se trouva ainsi entre nous deux : je ressentis une si forte palpitation, que ma poitrine semblait près de se rompre sous les battements de mon cœur. Je bénissais les cahots de la diligence lorsqu'ils rapprochaient de moi la douce enfant, qui se rejetait bien vite du côté de sa mère. Ingénieux par nécessité, par instinct, je m'étais placé de manière à diriger quelquefois mes regards vers la jeune fille; elle, au contraire, détournait maintenant la tête sans affectation, mais avec persistance. Jusqu'au moment où la nuit fut devenue noire, nous n'échangeâmes plus que des pensées. Oh ! les miennes étaient dévorantes. J'avais besoin d'épancher ce flot d'amour qui remplissait mon sein, d'adorer une madone, de consacrer à un culte tous ces bons et nobles sentiments qu'une éducation honnête et la vie de famille avaient fait germer en moi; puis, à l'amour naissant, se joignait cette chevaleresque ardeur qui voudrait soutenir la cause de tous les opprimés. L'inconnue était doublement belle à mes yeux, belle de ses attraits et de sa tristesse.

Les ténèbres enveloppaient la route; encore cinq lieues, et nous allions atteindre Orléans. La mère s'endormit. Alors la jeune fille, après lui avoir parlé sans en obtenir de réponse, profita de cette liberté momentanée pour verser des larmes qu'elle tâchait de ne point rendre bruyantes; mais j'écoutais, et ces larmes tombaient sur mon cœur. J'éprouvais un immense désir de lui exprimer ma sympathie, de lui demander ma part de son affliction... Je n'osais pas; le respect, la timidité me retenaient; les phrases expiraient sur mes lèvres; à force d'être ému, j'avais l'air d'être insensible. Ce fut seulement au bout d'un quart d'heure que je pus murmurer ces mots, qu'elle ne devait d'ailleurs pas comprendre :

— Vous pleurez, mademoiselle, vous pleurez !

Elle ne me répondit pas, mais son visage se tourna doucement de mon côté; j'en devinai l'expression; puis elle regarda sa mère qui sommeillait. Enhardi par le silence de la jeune fille comme je l'eusse été par un aveu, craignant moins d'ailleurs de lui adresser de douces paroles, parce que le son de ma voix pouvait seul trahir ma



passion naissante, je lui dis de nouveau :

— A votre âge, hélas ! tant de chagrin !... La mesure en est-elle comblee ? N'y a-t-il plus au ciel une espérance qui puisse illuminer votre avenir ?... Que ne donnerais-je pas pour sécher ces larmes qui remplissent vos yeux !... — Je m'arrêtai respirant à peine. La jeune fille avait baissé la tête. Comme si ce mouvement m'eût inspiré soudain un courage qu'un instant auparavant j'eusse vainement invoqué, je laissai mon amour, ma pitié suivre leur cours et s'exprimer avec une exaltation que cependant le respect ne cessa de contenir. Parfois je m'arrêtais, j'attendais une réponse avec angoisse ; oubliant que la jeune fille ne pouvait me répondre, je l'interrogeais sur son nom, sur sa destinée : elle restait muette. Ainsi, je n'avais pas même la consolation d'apprendre comment cet ange s'appelait, ni de connaître la source de ses pleurs qu'il ne m'était pas réservé de tarir.

J'étais impuissant pour la défendre ; peut-être ne lui étais-je apparu qu'avec l'image vulgaire d'un homme qui obéit au caprice de quelques heures. J'accusais mon ignorance ; j'eusse payé de vingt années de ma vie le bonheur de savoir parler allemand ; et puis, je me disais : — A quoi bon ? quand elle m'accorderait sa confiance, quand elle me révélerait des secrets de famille et m'expliquerait l'énigme de sa destinée, en serais-je plus avancé ? m'appartiendra-t-il davantage de m'immiscer dans des affaires auxquelles je suis complètement étranger ? D'ailleurs, quelle est ma fortune, quels sont mes moyens d'être utile ? Jeune, isolé, sans protecteur, sans fortune, tout me manque, et l'appui que j'offrirais semblerait dérisoire.

Ces idées importunes, je m'efforçais de les écarter ; semblable au malheureux qui, dans un demi-sommeil, achève complaisamment le songe doré qui a bercé son esprit, je forgeais la douce chimère d'une nuit sans fin, où nos mains ne se sépareraient jamais, où, sur une route invisible, nous serions emportés à travers l'infini pendant l'éternité !

L'aurore vint trop tôt m'apprendre qu'il n'y avait pas de nuit éternelle, pas de félicité sans limite. A ces premières lueurs matinales que la nature salue avec recon-

naissance, un affreux pressentiment serra mon cœur. La jeune fille tressaillit et se recacha le visage dans son mouchoir. L'effort de la lumière fut de tirer la mère de son long assoupissement. Elle parut mécontente d'avoir dormi et adressa la parole à sa fille en dirigeant sur moi un regard que je soutins avec fierté, je dirai presque avec colère ; car cette femme me semblait être à mauvais auge de celle que je chérissais et que j'allais perdre sans retour.

Nous approchions d'Etampes. A un embranchement où trois routes se croisaient, la diligence s'arrêta brusquement. Inquiet, je m'avançai hors de la portière et regardai obliquement au dehors ; j'aperçus une calèche qui stationnait ; près de cette voiture se trouvaient deux hommes de haute taille, ayant l'air distingué, mais froid et dédaigneux. L'un devait être âgé de soixante ans, l'autre de trente. Leur costume, simple bien qu'élégant, était une tenue de campagne. Le cocher et le laquais étaient en petite livrée. Le jeune homme avait à la main droite un jonc, et sa main gauche s'appuyait sur un magnifique chien de chasse.

En ce moment, et tandis que la mère était tout occupée du soin de rajuster son châle, la jeune fille murmura d'une voix basse et rapide à mon oreille : — « Adieu ! priez pour moi. » Je ne pus maîtriser un geste de stupéfaction... Elle savait le français, elle avait entendu toutes mes paroles d'amour, de délire !

Le vieillard, suivi à quelques pas du jeune homme, s'approcha de la portière, salua gravement mes voisines, et leur présenta la main, afin de les aider à descendre. Ces quatre personnes montèrent ensuite dans la calèche, qui s'éloigna par une des routes transversales, et fut bientôt hors de portée du regard.

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. En me retrouvant seul, d'abord je crus avoir rêvé... Mais, non, la réalité, la désolante réalité ne tarda point à m'éclairer, elle arracha sans pitié de mes yeux le bandeau que j'avais voulu y appliquer ; elle me dit, comme les victimes du roi Richard le disaient à ce tyran : « Désespère et meurs ! » Entraîné par la voiture qui continuait sa course vers la capitale, je n'avais plus de volonté, de pensée, de force ; je ne



songeais pas qu'il me fût possible de m'élan-  
cer sur les traces de cette calèche où se  
trouvait le trésor qui venait de m'être ravi  
et qui peut-être allait appartenir à un autre.  
Je passais tour à tour de l'abattement à la  
fureur; je pleurais, puis je rougissais de  
mes larmes; j'accusais ma folie et j'y per-  
sistais... Ce fut dans cet état que j'arrivai  
à Paris.

La fièvre me saisit; je dus mon salut aux  
soins généreux d'une excellente famille, liée  
intimement avec la mienne. Mais à peine  
fus-je hors de danger, qu'échappant à la  
surveillance de mes protecteurs, j'entrepris  
de regagner ce lieu maudit où j'avalais vu  
disparaître celle que j'aimais si ardemment.  
Je parcourus les environs, m'informant du  
nom, de l'âge des habitants de tous les châ-  
teaux que j'apercevais, fatiguant les bons  
paysans de mes questions répétées. Il me  
fut impossible d'obtenir aucun renseigne-  
ment propre à m'éclairer. Nulle part ma  
blanche vision ne s'offrit à mes yeux, qui la  
cherchaient partout. Carrière, avenir, for-  
tune, rien n'avait plus de prix pour moi.  
Ce que les hommes payent de mille efforts  
me semblait une vaine fumée.

Désespéré, après tant de démarches in-  
fructueuses, je revins à Paris. On organi-  
sait alors des régiments pour l'Allemagne,  
où l'empereur allait bientôt, par le triom-  
phe de Lutzen, effacer de tristes revers. Une  
idée étrange, folle, me traversa l'esprit. Je  
me dis : — Si cette jeune fille, dont la mère  
paraît être étrangère, avait été emmenée  
au delà du Rhin; si j'étais destiné à la re-  
trouver dans une contrée lointaine; si  
même je pouvais la protéger au milieu des  
terribles choes de la guerre... Sourd aux  
remontrances de mes amis, aux prières de  
mes parents, je m'engageai comme soldat.  
Au bout de quelques mois de campagne,  
j'étais lieutenant et je portais une croix...  
car le péril ne m'effrayait pas, et mon dé-  
goût de l'existence me précipitait au-devant  
de la mitraille. En Allemagne, pas plus  
qu'en France, je ne revis la jeune fille;  
encore, si j'eusse pu croire qu'elle fût heu-  
reuse. Mais ne m'avait-elle pas dit : —  
Adieu! priez pour moi!... Paroles funèbres  
qui retentissaient sans cesse à mes oreilles  
comme un glas de mort.

Je revins plus grave, plus mûr, mais non

guéri de la blessure morale dont mon âme  
avait été atteinte. Ce mal ne devait s'étein-  
dre qu'avec ma vie : le temps a pu le cal-  
mer, il ne l'a pas effacé; la passion fou-  
gueuse a disparu, le regret est resté. Tel  
que l'histoire qui consacre les ruines des  
monuments, le souvenir habite les ruines  
du cœur.

Comprenez-vous, maintenant, mes amis,  
que j'aie fui les liens du mariage et que  
j'aie borné mes desirs de fortune? J'ai été  
fidèle à une vision, à un rêve. L'est-on sou-  
vent à une douce réalité? et mon erreur  
n'est-elle pas respectable, puisque je ne l'ai  
entretenu qu'aux dépens de mon bonheur?  
Jugez-moi, et que celui qui me blâmera ne  
craigne pas de me jeter la première pierre.

M. de V... se tut. Remplis d'émotion, ses  
auditeurs se levèrent et vinrent lui presser  
les mains...

Quelques mois se sont écoulés depuis  
cette soirée. L'honorable M. de V... n'ap-  
partient plus à ce monde; il est mort  
sans regret, avec un sourire sur les lèvres,  
et en élevant son regard vers les cieux.  
Peut-être espérait-il y revoir celle qu'il a  
vainement cherchée ici-bas.

L'aura-t-il retrouvée?

ALFRED DES ESSARTS.

## THÉÂTRES.

OPÉRA. — *Le Fanal*. — Rentrée de  
M<sup>me</sup> Cerrito.

C'étaient, pour ainsi dire, deux solennités  
le même soir à l'Opéra : — un ouvrage  
nouveau et la rentrée d'une de ces artistes,  
dont le nom seul fait un succès, un événe-  
ment.

D'abord, l'Opéra de M. Ad. Adam a été  
représenté devant une salle déjà tout à fait  
pleine avant la fin du premier acte, tant le  
nom de l'auteur avait suffi pour attirer la  
foule et captiver son attention. Nous ne di-  
rons rien du libretto; c'est un petit canevass  
médiocrement dramatique, et surtout mé-  
diocrement vraisemblable. Quant à la par-  
tition, M. Adam a été inspiré comme tou-  
jours. Il a su trouver des mélodies pleines  
de verve, de fraîcheur, de couleur locale.

Le chœur des matelots, la romance de



Poultier, le trio bouffe, et une ronde bretonne, ont été successivement applaudis et n'ont pas laissé douteux un seul moment le succès du nouvel ouvrage de M. Adam.

Après le *Fanal*, nous avons eu le *Violon du Diable*, pour la rentrée de M<sup>me</sup> Cerrito.

L'entrée en scène de la jolie danseuse a été une véritable ovation. La scène était jonchée de bouquets ; et, disons-le, le plus beau de ces bouquets, le premier lancé, est parti de la loge de M<sup>lle</sup> Carlotta Grisi. Du reste, ce ballet n'a été qu'un long triomphe pour M<sup>me</sup> Cerrito ; tous ses pas lui ont valu les mêmes applaudissements, et en alternant le ballet avec le *Prophète*, l'Opéra a la certitude aujourd'hui de devoir chaque soir refuser du monde.

La mort toute récente de M<sup>me</sup> Thénard, l'ex-actrice de la Comédie-Française, donne lieu à des réflexions et à des souvenirs qui ne paraîtront peut-être pas privés d'intérêt. Cette artiste, mourant après trente années de retraite, pendant lesquelles elle a touché de sa pension, à 8.000 francs chacune, la somme de 240.000 francs, aussi régulièrement payée que si ce théâtre n'eût pas éprouvé toutes les tribulations qui l'ont assailli, est un exemple digne de remarque. On y retrouve cette délicatesse d'exactitude et cette facilité d'honnêtes gens laissées comme une tradition par les prédécesseurs. Un autre comédien retiré, le doyen de tous, l'éprouve encore dans ce moment.

Nous empruntons au spirituel conteur de l'*Entr'acte* une piquante anecdote des premières années de M<sup>me</sup> Thénard.

La carrière de la mère Thénard, comme on disait, est semée d'anecdotes de toute espèce. Une de celles qui tiennent le plus à l'art théâtral est celle-ci, que l'actrice m'a plusieurs fois racontée quand je lui demandais des détails qui pussent me donner une idée du talent de Lekain.

M<sup>lle</sup> Thénard, c'était son nom, entra à la Comédie-Française pour y jouer les deux genres, tragédie et comédie, ainsi que le voulaient les règlements. Le rôle

de Zaïre, dans la pièce de Voltaire, lui échut, à côté de Lekain, représentant si admirablement Orosmane. C'était déjà un grand sujet d'effroi pour une jeune femme pénétrée de l'honneur qu'elle recevait. Mais ce fut bien pis lorsque, l'ouvrage arrivé à la sixième scène du quatrième acte, elle vit l'acteur livré aux terribles émotions de la jalousie, et l'entendit s'écrier : La parjure !

Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

A peine eut-elle la force d'articuler :

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre sein ?

Et lui, continuant de s'animer :

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez !

ces derniers mots prirent une telle expression de tendresse et de rage contenues, que l'actrice tremblante, et reculant quelques pas, dut rassembler toutes ses forces pour lui dire :

Votre bouche

Peut-elle me répondre avec ce ton farouche,  
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour ?  
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

Vous m'aimez ! crie une seconde fois Orosmane ; et dans cette exclamation où la colère va l'emporter sur tout autre sentiment, Lekain, dont les regards furieux cherchaient à lire dans l'âme de sa maîtresse, mit une vérité si effrayante, que la fuite parut à l'actrice le seul moyen de se soustraire au danger dont elle se croyait menacée. M<sup>lle</sup> Thénard se sauva dans la coulisse, et la scène suspendue n'en servit que mieux l'illusion des spectateurs aussi épouvantés que Zaïre, dont la retraite soulageait leurs alarmes. Touché sans doute de cet hommage involontairement rendu à la sublimité de son jeu, le grand tragédien n'en perdit pas contenance ; il demeura dans la pensée de la scène, et restant toujours le personnage, il remonta le théâtre, le parcourut comme s'il cherchait Zaïre, et attendit ainsi qu'elle revint pour achever la situation au milieu des applaudissements qui saluèrent le retour de M<sup>lle</sup> Thénard et s'adressèrent avec éloquence à la magnifique présence d'esprit du superbe soudan.

A ce Numéro sont jointes les planches 2486 et 2487.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.